



L. MÉTHÉ

Une Trans-Am nommée Désir

(Malgré les apparences, cet article n'est pas une chronique automobile.)

Quand je l'ai aperçue, l'émotion m'a envahi. Non, ce n'était pas le coup de foudre. Nous nous connaissions déjà trop pour ça. Nous avions même vécu de folles aventures ensemble. À une certaine époque, nous étions inséparables. C'était il y a quinze ans. Puis, plus rien. Quand j'ai su, hier, que je la reverrais, j'ai attendu avec frénésie l'instant magique des retrouvailles. Aujourd'hui, elle était là devant moi. Elle n'avait pas changé. Elle me parut tout juste un peu plus enrobée, peut-être un peu plus lourdaude. Mais elle était toujours aussi racée.

C'est donc avec le plus grand bonheur que je retrouvai ma Firebird Trans-Am, modèle 1969 : un oiseau de feu poussé par 345 chevaux, une bête prête à feuler, rugir, tonitruer au moindre coup d'accélérateur. J'en avais possédé une semblable durant quelques mois au début des années 1990. J'avais toutefois dû m'en départir, parce que je n'avais vraiment plus les moyens de garder un tel bolide et surtout de le faire rouler. Hier, lorsque j'ai aperçu l'annonce « Firebird 1969 à vendre » dans une revue spécialisée, mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai pris rendez-vous et, l'instant d'après, j'étais déjà en train de rêver : peut-être que oui, au fond, je pourrais me payer une folie, si j'économisais sur les sorties, si, si, si...

Il faut vous dire que la Trans-Am est une sacrée bagnole : une **muscle car** tout américaine, conçue à une époque où l'on ne se souciait pas encore du prix du pétrole, des gaz à effet de serre ou des ravages de l'étalement urbain. La Trans-Am est une icône, un monument à l'Amérique jeune et insouciante.

Tous les connaisseurs vous le diront : l'oiseau de feu a une personnalité unique. Ne lui cherchez pas la grâce féline de la Ferrari. Ne la comparez pas non plus à la Porsche, cette horloge du génie allemand réglée au quart de tour. Ne lui attribuez surtout pas l'élégance de la Jaguar, cette trop sage dame anglaise. Non, la Trans-Am, c'est l'Amérique pétaradante, la bête sauvage, la brute. La Trans-Am, c'est le rêve américain sur quatre roues, propulsé par un gros V8.

Vous l'aurez deviné, je suis ce que l'on appelle un « gars de chars ». J'aime la petite musique d'un moteur ; je sais apprécier les lignes fluides d'un capot ; je ne suis jamais insensible au sourire d'une calandre. Bref, le génie automobile me passionne.

J'ai longtemps tu ma passion. C'est qu'en dehors des salons de l'auto et de quelques cercles fermés, il est difficile de causer voiture. Devant les filles, vous risquez de passer pour un macho attardé. Avec vos amis écolos, n'y pensez même pas, le sujet est honni, l'auto est déjà une relique. Avec les intellos – ou ceux qui prétendent l'être –, sachez que la matière grise n'apprécie pas beaucoup l'huile à moteur. Quoique...

J'ai été un peu rassuré lorsque j'ai appris que de grands personnages du siècle dernier partageaient aussi ma passion. Albert Camus, par exemple, l'écrivain existentialiste. Malheureusement, il est mort en pleine gloire à la fin des années 1950, emporté trop tôt par sa passion de la vitesse. Il y eut aussi, bien sûr, le grand acteur James Dean. Heureusement, la plupart des passionnés du moteur n'ont pas connu un destin aussi tragique que ces deux célébrités.

J'ai vraiment repris confiance quand l'auto est entrée au musée, et par la grande porte s'il vous plaît. En 1995, le Musée des beaux-arts de Montréal accueillait la grande exposition Beauté mobile, hommage au design et au génie automobiles. Ce fut un énorme succès. Oui, ma passion était devenue avouable.

Cette réflexion m'amena petit à petit à me convaincre que la Trans-Am m'était maintenant accessible. Moyennant bien sûr des petits sacrifices ici et là, quelques ponctions dans mes économies, un petit détournement de fonds de mon régime de retraite. Mais, bon, il me fallait cette voiture. La



frénésie d'achat m'avait frappé. J'étais un enfant au royaume du père Noël. Je ne connais rien du jeu compulsif, mais je crois bien que l'achat compulsif n'est pas très différent : les deux empruntent le même chemin qui commence par la convoitise, passe par l'autojustification pour enfin aboutir à la déraison.

Heureusement, cette fois-ci, j'ai pu émerger de l'état second dans lequel j'étais plongé et amorcer un processus toujours difficile dans ce genre de situation : réfléchir. Peu à peu, le doute a surgi : qu'allais-je faire d'une telle voiture ? Me balader trois fois par année, au mois de juillet, comme ces baby-boomers qui promènent leur nostalgie au volant d'une New Beetle, d'une Mini Cooper ou d'une PT Cruiser ? Qu'en ferais-je le reste de l'année ? La garder au chaud dans un garage-musée ? Encore faut-il avoir ledit garage et les moyens de le chauffer. Ce qui n'est pas mon cas. Avec mes avoirs, j'ai tout juste ce qu'il faut pour m'offrir certains luxes, comme des équipements sportifs de qualité, des biens durables pour lesquels je n'hésite pas à mettre le prix. J'ai dû me rendre à l'évidence. La Trans-Am était bien au-dessus de mes moyens et, tout bien pesé, bien au-dessous de mes convictions environnementalistes. Ma décision était prise, j'allais plutôt m'offrir le super-vélo dont je rêve depuis longtemps. Bref, je serais raisonnable (ici je ne cacherai pas que j'ai tout de même ressenti une petite mort me monter dans l'âme).

Maintenant, je fais partie du club des « p'tite auto, gros vélo ». Au fond, c'est peut-être ça l'évolution.

Hervé Anctil